

NOS INTENTIONS

Dès notre première conversation téléphonique, notre rencontre s'est nouée autour d'une même envie : créer des liens entre **les oppressions du patriarcat sur nos corps, et les oppressions de notre système sur le reste des vivants**. Interroger cela à travers le plateau nous apparaît à l'une comme à l'autre comme une nécessité aujourd'hui. Faire état du productivisme destructeur pour nos corps et nos existences, et remettre en question la hiérarchisation des valeurs de nos vies. Tendre vers un retour au corps, à sa sacralisation, mais aussi à sa matérialité : ré-insuffler de la vie dans nos corps. Et poser une question : comment le cirque peut-il s'émanciper de la performance pour raconter le vivant ?

FIONA

“J'ai découvert que j'étais antispéciste le jour où j'ai pris conscience de la souffrance animale et c'est à cet instant que je suis devenue militante.

C'était en 2015 à l'âge de seize ans que je découvrais naïvement l'envers du décor de ce qui trônait dans mon assiette grâce à une vidéo postée sur Facebook par L214. L'association avait révélé les conditions de vie et d'abattage des animaux dans l'abattoir d'Alès. Très vite, des happenings se sont organisés dans la ville de Lyon où j'habitais et j'ai rencontré les militant·es. A leur contact je me suis formée, éduquée, j'ai lu, j'ai débattu, convaincu et ainsi commencé à penser le rapport du corps animal dans le capitalisme occidental. Mon militantisme a muté avec le temps, avec diverses associations ou en faisant cavalier seule, parfois sur le plan des idées, parfois sur le terrain, en ville et en campagne. Autant d'expériences qui m'ont convaincue d'une chose : on ne peut avoir de pensée politique concrète et réelle sans intersectionnalité. Autant de philosophes, féministes, écologistes, auteur·ices, artistes, militant·es, sociologues, historien·nes, qui m'ont fait réaliser qu'il est nécessaire d'avoir une pensée globale du rapport capitaliste au corps, un rapport qui transcende les espèces.

La question du corps a été le préambule de ma pratique artistique. Athlète depuis l'enfance, j'ai étudié la biologie du sport pendant six ans à l'université afin de comprendre tous les rouages physiologiques et psychologiques de la performance. Une vision des plus productivistes du corps humain, où chaque calorie dépensée doit apporter le meilleur rendement mécanique. Où l'humain n'est qu'os, muscles et tendons en mouvement pour atteindre le graal qu'est la médaille d'or. Et c'est au terme de cette pensée intersectionnelle que j'ai réalisé une chose : la recherche de performance est un productivisme. Je mangeais des glucides pour avoir de l'énergie et des protéines pour avoir des muscles. Mon régime alimentaire, mon sommeil, mon hydratation, mes hobbies, tout était pensé pour la performance et le rendement. Comme une bête qu'on élève pour l'abattre. C'était alors clair, l'émancipation de la performance était nécessaire pour libérer mon corps. Je me suis alors tournée vers le cirque contemporain. Pour la première fois, mon corps a pu faire ce qu'il n'avait jamais fait en quinze années d'activités physiques diverses : parler. Sortie de son mutisme, j'ai exploré plusieurs agrès : aujourd'hui mes deux langages principaux sont le feu et les sangles aériennes.

Avec ces recherches et écritures artistiques, j'ai aussi questionné mon rapport au genre. Étais-je vraiment homme ? Je choisis alors de m'émanciper des barrières de genre dans le cirque, en choisissant des agrès aériens plus féminins. Ainsi, pour plusieurs cabarets j'ai choisi de faire de la pôle dance plutôt que du mât chinois, car après tout, ce sont tous deux des tubes d'aciers sur lesquels nous faisons des acrobaties, non ? C'est alors que j'entame une transition de genre. L'univers du cabaret m'a permis d'explorer tous les pans de la féminité, mais surtout de *ma* féminité afin d'inventer mon propre féminin. Car mes envies intrinsèques ne correspondent pas totalement aux stéréotypes de genre féminin. L'exemple le plus marquant est ma musculature. Je n'ai pas envie de perdre de muscle, car même si mes mensurations ne sont pas celles d'une femme lambda, mon émancipation du genre masculin ne se fera pas au prix d'une aliénation dans des stéréotypes de genre féminin absurdes.

Aujourd'hui après avoir parcouru tous les pans de l'expression corporelle, il m'apparaît nécessaire de me tourner vers les mots. Je veux rencontrer artistiquement une autrice et dramaturge pour explorer ensemble davantage l'importance de nommer les choses. Et c'est ce qui m'a marqué chez Héroïse, sa capacité à nommer le réel et verbaliser les idées. Et déjà, lors de nos vives discussions où nous avons pu nous enrichir de nos expériences mutuelles, je fus persuadée d'une chose : la collaboration avec Héroïse me permettra de dire ce que je ne peux montrer"

HÉLOÏSE

"Pour ma part, ce sont des sujets qui croisent mes recherches depuis mes premières écritures théâtrales. Ma première pièce raconte une délibération de cours d'assises, donnant la parole à un jury appelé à juger une jeune femme ayant tué son violeur. Le cœur de la pièce interroge avant tout les fantasmes que nous portons en chacun·e de nous sur les personnes sexisées et la dangerosité de nos imaginaires sur la vie des autres. Lors de l'écriture de cette pièce, naît pour moi le désir de lutter contre l'aliénation de nos corps.

Quelque temps après, je découvre le scandale des algues vertes, Inès Léraud et son journal breton, puis sa bande dessinée et toutes les révélations au grand public. Elle y raconte le lien entre les élevages intensifs de porcs et la prolifération d'algues toxiques sur les plages bretonnes causant la mort de plusieurs êtres vivants - humains ou non. Elle y raconte l'omerta politique et systémique. Très vite, je sais que je veux m'emparer du sujet des eaux polluées et toxiques, et des liens avec les élevages intensifs qui représentent l'expression la plus extrême de l'aliénation des corps à notre système mortifère. Après plusieurs périodes d'enquêtes et de rencontres est née une fiction : *Les Petites Soeurs n'ont pas le droit de souffrir*. J'y explore le lien entre les systèmes de domination et d'oppression entre humains, et la surexploitation par les humains de ce qu'ils appellent "nature".

Aujourd'hui, je souhaite poursuivre ces recherches sous un autre angle, échanger et confronter le point de vue de quelqu'un d'autre sur ces mêmes questionnements, et surtout donner la parole à une personne qui écrit le corps. Lorsque j'ai pris connaissance de l'appel à projet "auteurs en tandem", ça a été pour moi une évidence. Cela fait déjà quelques années que j'ai envie d'explorer davantage l'écriture par le corps, et mes mots se retrouvent

parfois tout seuls, comme s'il manquait des portes à ouvrir pour plonger dans un véritable laboratoire.

Et puis cela m'apparaît comme une nécessité aujourd'hui de s'autoriser l'errance, la profondeur, la recherche sans obligation de résultat, pour prendre le temps d'aller là où n'imaginait pas aller. C'est le temps qu'il nous faut pour tenter de sortir de nos schémas d'aliénation : car si on croit trop vite les cerner, c'est qu'ils sont toujours là.

Avec Fiona, nous nous sommes rencontrées sous le prisme de nos sensibilités. C'est toujours très remuant de se rendre compte que les pensées qu'on a toute seule dans notre lit le soir, résonnent encore plus fort quand quelqu'un d'autre les formule. Mais surtout, plus que jamais notre rencontre m'amène vers l'inconnu, que je sens déjà éminemment fertile, au regard de nos discussions qui n'en finissent pas : elle semble vivre dans les lisières du monde, dans son art, dans son corps, dans sa pensée.”



Voici les prémices de nos réflexions, au terme d'échanges foisonnants, exaltants, tendres, secouants, parfois magiques, tellement les pistes semblent multiples à pouvoir creuser.

Nous vous les restituons aujourd'hui sous une forme plutôt cérébrale, pour mieux les dépasser plus tard par le corps et le sensible.

LE CORPS-MACHINE

L'aliénation de nos corps (humains et non humains) nous semble être pour l'instant le cœur de notre volonté de recherche.

Entre les corps de travailleurs abîmés et ceux des animaux entassés dans les élevages intensifs, il y a une même logique : celle de la productivité qui annihile nos existences, qui puise dans nos vies, et nous fermons souvent les yeux, pour mieux dormir le soir. Nous l'avons tellement intériorisé qu'il faut combattre notre propre pensée pour apercevoir tous les tenants de cette aliénation.

À travers le cirque, nous voulons sortir du productivisme, sortir du prosaïsme pour tendre vers un rapport au corps poétique, et dont la poétique est éminemment politique.

À propos des êtres vivants non humains, Baptiste Morizot (philosophe du vivant) déplore que nous les ayons cantonnés à trois figures : celle de ressources dans lesquelles on peut puiser autant qu'on veut, celle du nuisible qu'il faut éradiquer, et celle de la figure enfantine mignonne et inoffensive.

Il en va de même avec nos corps humains : en se rangeant dans des cases de genre, nos corps doivent avoir une utilité pour nourrir le système. Le corps des femmes sert à procréer, et celui des hommes (comme tient à le rappeler Virginie Despentes dans *King Kong Théorie*) à être un bon soldat pour la guerre d'une part, et une bonne main d'œuvre. Et la boucle de la séparation des genres dans l'aliénation de nos corps continue : les femmes procréent pour fournir de la main d'œuvre et des bons soldats, et le reste du temps elles doivent créer les conditions d'un bon foyer pour que les hommes puissent y reconstruire leur force de travail.

Au sein de notre recherche artistique, nous voulons nous extraire de cette vision du corps utilitaire : modeler nos corps comme on le souhaite, rendre poreux les genres pour éteindre cette binarité productiviste.

En sortant des cases, on fragilise le productivisme : si on n'est plus dans une case, on ne peut plus nous ranger, on ne peut plus nous saisir, c'est à dire nous normer, c'est à dire anéantir notre puissance d'être. En s'inspirant de cette pensée qui nous vient du philosophe Giorgio Agamben, nous voulons chercher la possibilité de rendre insaisissable nos corps au productivisme. C'est ainsi que nous pouvons ré-insuffler de la vie dans nos corps.

Et précisément le travail du corps de Fiona entre complètement dans cette démarche. Les sangles aériennes demandent un entretien musculaire régulier, et il y a quelque chose de très politique là-dedans. Le corps d'une femme musclée ne sert à rien, les muscles sont ici gâchés parce qu'ils sont inutiles au sens capitaliste du terme. Ils ne servent ni à faire la guerre ni à travailler. Par leur utilisation poétique et "magique" (nous y reviendront) les muscles ici dessinent, ouvrent des imaginaires, créent des nouveaux sens et des nouveaux récits.

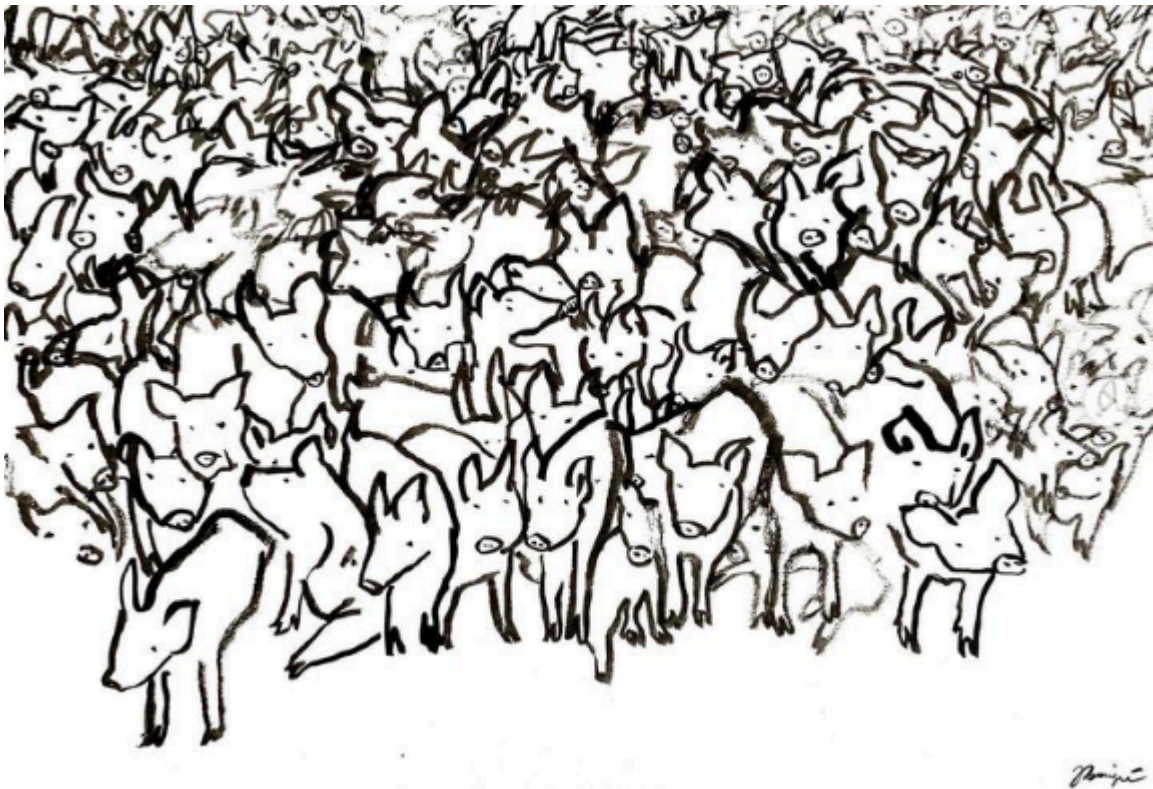
Mais qui plus est, dans un parcours de transition de genre (en l'occurrence vers le genre féminin), le fait de choisir de garder un corps musclé est éminemment politique. Le parcours

de transition n'est pas à l'abri, lui non plus, de perpétuer une certaine aliénation. En transitionnant on peut vouloir à tout prix correspondre aux normes de genre. Jusqu'où peut-on aller pour être accepté socialement comme une femme ? En faisant le choix de conserver sa musculature tout en affirmant sa féminité, Fiona incarne un féminin choisi par elle. Une manière de redonner de la vie, d'ouvrir nos imaginaires, et donc d'une certaine manière, de permettre après elle l'éclosion de nouvelles vies.

C'est à cet endroit que nous voulons commencer nos recherches : raconter la poésie du corps peut-il constituer une arme contre le productivisme destructeur ?

Le corps qui s'invente lui-même, le corps qui sort de son cadre prédéfini nous semble être un corps qui se raconte lui-même, qui crée son propre récit.

Créer notre propre récit, voilà le fil que nous avons envie de tirer ensemble.



Juliette Baigné

RENOUVELER LES MYTHES

L'idée de cette recherche est aussi de s'exercer à réinventer des mythes, partir de ceux que l'on connaît, les tordre, en inventer des nouveaux, jouer avec eux pour raconter le monde avec nos regards croisés. Cela nous apparaît également comme une nécessité pour sortir de nos schémas : nous avons besoin de nouveaux récits pour réinventer le monde qu'on veut.

Starhawk, pionnière de l'éco-féminisme américain, dans son essai "*Rêver l'obscur*" développe la puissance de la magie dans les luttes. Nous aimerions nous inspirer d'elle pour redonner une sacralité à nos corps (humains et non humains, toujours) : elle raconte les séances de "visions", sorte de sorcellerie qui vise à rendre réel le monde que l'on souhaite imaginer. Elle dit que si l'on veut lutter contre un système que l'on rejette, il faut bien imaginer le monde que l'on veut, et pas seulement l'imaginer : le rendre réel. Pour nous, le théâtre et le cirque prendraient la place des séances de "visions". Rendre réel, pour un temps, au plateau, pendant nos recherches, les mondes que l'on veut s'imaginer.

L'idée de renouveler nos mythes nous est également nécessaire pour inventer d'autres relations avec le vivant (toujours pour sortir des trois cases possibles : ressources/nuisibles/nourours). Chercher dans nos mythes les endroits où nous nous sommes séparés des autres espèces, où nous avons normalisé la hiérarchisation de nos vies et de nos souffrances.

Par exemple, il y aurait toute une recherche possible à faire autour du feu (un des deux agrès de Fiona) : les mythes de Prométhée et Epiméthée et celui d'Ézéchiël racontent la séparation originelle des humains et des autres espèces. Ce feu qui nous a donné le droit de toute puissance, c'est ce même feu, qui se retourne contre nos habitats et tout notre écosystème, précisément par notre illusion de toute puissance.

Et justement, par opposition à cette toute puissance malade, à ce monde productiviste qui contrôle tout, à notre héritage judéo-chrétien d'un dieu qui a planifié notre monde, nous voulons tendre vers une recherche artistique plus proche de la réalité du vivant : une recherche instinctive, qui accueille le malentendu et l'accident.

Dans *Rendre l'eau à la terre*, Baptiste Morizot développe toute une pensée philosophique autour du système castor, cet être qui a façonné (depuis huit millions d'années) tout un écosystème, grâce à ses barrages qui lui permettaient de se protéger. En construisant des barrages pour sa propre survie, le castor a permis à de nombreuses espèces d'exister. Il a créé tout un paysage qui a permis notamment aux humains de prospérer. Comme le dit Morizot, le castor a "créé des mondes sur un malentendu".

C'est peut-être vers cela que nous voulons aller : une recherche qui laisse la place à ce qui n'est pas intentionnel, pour laisser la possibilité à de nouveaux mondes d'émerger.

C'est aussi une manière de nous inscrire dans une lignée artistique importante : celle qui permet l'accident et le malentendu : en opposition au cirque traditionnel et aux numéros planifiés, au contrôle et à la performance. En effet, nous souhaitons interroger également le rapport à la performance dans la pratique circassienne, et c'est encore un fil à tirer pour se

rapprocher du vivant (cf Olivier Haman, biologiste : *Antidote au culte de la performance. La robustesse du vivant.*)

Alors, un point nous paraît central dans notre processus de recherche : nous laisser guider par l'humour et l'autodérision, à la fois garde-fous éthiques et portes ouvertes vers de véritables remises en question.



DE FEU ET D'AIR **recherche à partir de deux agrès : les sangles aériennes et le feu**

Quoi de mieux pour écrire des mythes que de pouvoir chercher autour de deux éléments : l'air et le feu ?

En ce qui concerne les sangles aériennes, elles semblent offrir un paradoxe métaphorique assez parlant : le·a circassien·e a les mains liées, est attaché·e à l'agrès, même solidarisé·e à l'agrès (ce qui n'est pas le cas avec les autres agrès aériens). Mais depuis cette condition des mains liées, le·a circassien·nes crée les possibilités de son envol, l'espace de sa liberté créatrice.

Nous l'avons déjà évoqué, c'est aussi un agrès qui appelle un corps musclé. Encore une fois, dans nos imaginaires, les muscles sont plutôt associés à une certaine masculinité fondée sur la brutalité et la violence en puissance. Mais l'agrès vient décaler complètement l'utilisation des muscles, vers la contemplation et la poésie. Les muscles deviennent eux-mêmes images, pinceaux, impressions. Il s'agit donc de retourner les outils du patriarcat contre lui pour créer les conditions de nos émancipations.

Aussi, les sangles aériennes permettent de s'extraire de l'horizontalité et de se mouvoir sur trois axes : il y a ici beaucoup à chercher, puisqu'on peut alors jouer sur le fait d'ouvrir des angles, changer nos points de vue et donc nos visions.

Le feu partage avec les sangles aériennes une fascination qui permet l'état d'éveil et de tension dramatique du public. Surtout, le feu crée chez le public une sensation de mise en danger du corps : le feu illumine le corps, mais il le menace. Quoi de mieux pour se rendre compte de l'importance et de la vulnérabilité de nos corps ? A travers les neurones miroirs, les spectateurs ressentent le danger, comme s'ils le subissaient eux-mêmes. C'est ainsi que cet agrès crée un pont universel, abolissant un temps la hiérarchisation de la valeur de nos vies. Cet art, sorte de vanité intrigante, annonce notre finitude, nous réunit et appelle à la protection : on ne protège que ce qui est dégradable, perçu comme fragile ou en danger. Enfin, le feu peut ouvrir autant d'imaginaires différents qu'il n'existe de forme pour jouer avec : il peut être craché ou porté, et en fonction des mouvements qu'il dessine et des rythmes qu'il joue, il invoque tout un nuancier de colère et de poésie. C'est peut-être vers là que nous irons ? Entre la colère et la poésie ?

Pour l'instant, nous souhaiterions commencer nos recherches en nous nourrissant de nos références et de nos univers croisés, puis en passant par l'improvisation, lâchant à ce moment-là nos livres et nos outils à penser, pour que les corps puissent aller où bon leur semblent. Nous aimerions amener assez vite les agrès en question au plateau et que Fiona puisse également y accueillir Héloïse, pour lui apprendre les bases de ce langage. Ce serait des allers-retours entre les improvisations et des recherches autour des mythes, pour pouvoir ensuite tenter d'écrire ensemble ces nouveaux récits. Dans un deuxième temps, nous inviterions d'autres interprètes circassien·nes et comédien·nes à nous rejoindre, pour mieux questionner les corps dans la rencontre.